

IRÈNE NÉMIROVSKY a été arrêtée en juillet 1942 à Issy-l'Évêque dans la Nièvre.

Envoyée au camp de Pithiviers, elle en fut déportée peu de jours après.

Personne n'a plus entendu parler d'elle.

Quatre mois plus tard, son mari et ses deux beaux-frères étaient arrêtés. Déportés à leur tour, ils ont disparu.

Irène Némirovsky laisse deux filles. Leur drame est l'image de milliers de drames. L'Europe est semée d'orphelins... Et pourtant il faut bien dire: heureuse Irène, puisque, partie en laissant ses enfants vivants, elle demeure une privilégiée devant ceux qui ont survécu en perdant les leurs.

Il faut un certain effort pour mettre aujourd'hui l'imagination au niveau de la réalité. L'horreur est devenue si courante que beaucoup de gens la trouvent banale; les uns parce qu'ils cherchent d'instinct à la fuir en ne la voyant pas; les autres parce que leur sensibilité a été si travaillée qu'elle s'est émoussée.

Qu'une intelligence aussi exquise, qu'un tempérament d'artiste aussi raffiné, qu'une femme d'une qualité si exceptionnelle ait péri en Pologne ou en Silésie, cela dépasse à peine l'importance d'un fait divers. Tant et tant d'autres ont été exterminés. Six millions de victimes

ou six millions plus une, c'est exactement pareil si l'on jauge la profondeur du crime, gouffre sans fond. Il serait indécent de pleurer telle de ces victimes plus que telle autre : la plus modeste vaut la plus illustre.

Qu'il nous soit pourtant permis d'accorder à celle-ci un regard particulier, un regret supplémentaire.

Irène Némirovsky ne laisse pas ses admirateurs les mains vides. Elle a travaillé jusqu'au dernier jour. Son œuvre ne s'arrête pas avec elle. De précieux manuscrits, s'ajoutant à ses ouvrages publiés, affermiront sa survie littéraire. Dans sa retraite nivernaise, elle préparait un grand roman cyclique sur la vie russe, dont nous n'avons malheureusement que des fragments ; mais on verra paraître un roman achevé, Les Biens de ce monde, et deux ou trois volumes de nouvelles. Et, pour commencer, voici que, dans le monde imaginaire d'Irène Némirovsky, entre comme par surprise, alors qu'elle disparue on ne l'attendait plus, un être réel : Anton Tchekhov.

Il n'y détonnera pas ; car si le monde d'Irène Némirovsky est bien imaginaire, il est en vérité singulièrement vivant. Elle s'est toujours défendue de présenter des personnages existants, d'écrire des romans à clefs. Mais, si nous devons admettre que ses personnages ne sont pas réels, comme ils sont vrais ! Et c'est cela qui importe. Que ce soient les hommes d'affaires à la forte carrure, les jeunes femmes désaxées ou les jeunes hommes aux prises avec le sort contraire, que ce soit le vertigineux David Golder ou l'inquiète Hélène du Vin de Solitude, le jeune Christophe du Pion sur l'échiquier ou la faible Ada dans les Chiens et les loups ou encore les héroïnes de ces saisissantes nouvelles qui forment le recueil de Films parlés, tous ces personnages, créés par un cerveau ardent, plongent en plein terreau humain, se nourrissent de vie, de sève, de passion, sont nos frères et nos sœurs de joie ou de douleur... Telle est la véritable transposition artisti-

que. Irène Némirovsky, en moins de quinze années de production effective, aura laissé une riche galerie de figures humaines, parce qu'humaines sont leurs racines.

On peut dégager dans son œuvre certains leitmotifs : l'exil, la lutte avec la vie dans les pays d'Occident. Née à Kiev, Irène a quitté sa terre natale pour venir en France. Or beaucoup de ses héros suivent la même courbe. Comme elle, beaucoup sont venus vivre, lutter et souffrir dans notre pays. Ils sont donc nourris de sa propre expérience. Dans combien de ses romans retrouvons-nous l'atmosphère de son enfance dans les villes ou villages d'Ukraine, puis l'atmosphère de sa jeunesse dans notre capitale!...

Le drame qui fut à l'origine de sa vie a humanisé ses créatures. Mais voilà qu'une vie dramatiquement commencée s'achève en tragédie. Née à l'Est, Irène est allée périr à l'Est. Arrachée pour vivre à sa terre natale, elle a été arrachée pour mourir à sa terre d'élection. Entre ces deux pages s'inscrit une existence trop courte, mais brillante : une jeune Russe est venue déposer sur le livre d'or de notre langue des pages qui l'enrichissent. Pour les vingt années qu'elle aura passées chez nous, nous pleurons en elle un écrivain français.

*
**

L'œuvre dramatique de Tchekhov est aujourd'hui bien connue en France. Mais longtemps il ne fut pour nous qu'un nom lointain. Peu d'ouvrages offrent des difficultés de réalisation plus subtiles. Quand la troupe de Stanislawsky vint jouer à Paris la Cerisaie, ce fut une révélation. Depuis, Georges Pitoëff nous a montré quel rythme il fallait donner à des ouvrages comme l'oncle Vania, comme la Mouette, comme les Trois Sœurs. Leçon inimitable. Pitoëff avait le secret de ce pointillisme subtil

qui, s'accordant au pointillisme de Tchekhov, en dégageait l'humanité profonde, par un lent, méthodique et inexprimable enveloppement. C'est que, pour nous rendre vivante une dramaturgie si délicate et si personnelle, à la fois si russe et si humaine, ce grand artiste avait le privilège, par ses origines, de pouvoir penser russe en français. Ce que Pitoëff a réussi pour les pièces de Tchekhov, Irène Némirovsky a su le faire pour sa vie.

Pour les mêmes raisons : née russe, mais élevée française, elle était si profondément intégrée à notre pays devenu le sien, que rien dans l'écriture de ses ouvrages ne décèle une origine étrangère. Et pourtant, sa profonde sensibilité demeurerait naturellement accordée au pays de sa naissance, à ses hommes, à ses œuvres. Devant la sensibilité de Tchekhov, elle restait comme de plain-pied. Il ne lui était pas nécessaire de transposer ; il lui suffisait d'ouvrir son cœur. Comme Anton Tchekhov nous contait l'histoire des Trois Sœurs ou de l'Oncle Vania, comme Georges et Ludmilla Pitoëff nous les rendaient vivants à la scène, ainsi Irène Némirovsky nous conte Anton Tchekhov.

Ce sont les mêmes procédés, si l'on ose appeler procédé ce qui est l'image de la vie. Mêmes touches successives, dont chacune concourt à créer l'impression d'ensemble. Mêmes détails apparemment négligeables, mais dont aucun n'est inutile. C'est le rythme de la vie. C'est le lent et pénétrant enveloppement de la vie. Le lecteur, comme le spectateur, est doucement emprisonné, enlevé d'une main légère, mêlé à la féerie quotidienne. Souvent il ne se rend pas compte. Parfois il résiste un peu. Mais le philtre est pénétrant. La séduction opère par touches insensibles. Le plus petit détail a la douceur d'une caresse, mais l'effet d'un tentacule. Ainsi sont les drames bourgeois de Tchekhov. Ainsi sa vie, contée par une femme qui parlait son langage aussi bien qu'elle parlait le nôtre, et qui nous le restitue

dans toute sa vérité, avec ses joies, ses souffrances, ses espoirs, ses regrets, toute son humaine et exceptionnelle sensibilité.

Pitoëff prétendait que dans une pièce de Tchekhov rien n'est superflu. Le moindre fait y concourt à la vie, et Tchekhov ne livrait rien au hasard. Déplacer un geste, c'est donc trahir le lent enveloppement par lequel il nous rend la vie vivante. On trouvera peut-être excessive une telle fidélité. Il est en effet surprenant qu'un metteur en scène n'ait pas tendance à servir un texte en le déformant. Mais Pitoëff était parfois surprenant.

Cette perfection du détail qui caractérise les pièces de Tchekhov, nous la retrouvons dans ses nouvelles. Elles sont beaucoup moins connues chez nous. Chacune est un petit drame; quelques-unes, en quelques pages, sont des drames en miniature. On aimerait qu'une traduction valable en ait été faite par un écrivain de la qualité d'Irène Némirousky.

Du moins avons-nous désormais une image de sa vie qui nous manquait. Je ne puis conseiller au lecteur que d'entrer dans cette vie comme j'y suis entré moi-même: comme on pénètre chez un être rare, qu'on aimait sans le connaître dans son intimité. Rien d'indiscret dans les découvertes qu'il fera. L'homme qu'il trouvera ne sera pas rabaissé par la connaissance de sa vie quotidienne. Il y a dans bien des biographies, dans bien des mémoires, une part d'indiscrétion, et même d'indécence! Comme si le biographe éprouvait un secret plaisir à démonter l'idole, à découvrir le petit homme qui se cache souvent sous le manteau du génie. Jeu facile. Le génie cache mille faiblesses. Elles sont sa rançon, elles sont sa souffrance. Mais il se nourrit de ces faiblesses. C'est l'engrais dont il tire parfois ses meilleurs fruits. Le biographe, qui, fréquemment, n'est lui-même qu'un petit homme, a une tendance instinctive à montrer l'engrais plus que les fruits.

Ne songe-t-il pas, plus ou moins consciemment, que le lecteur aime la petite histoire et même le petit scandale? Le grand homme en pantoufles a toutes nos misères, et il a les siennes par surcroît. Joie maligne de le rabaisser au niveau commun; bon rendement publicitaire; voilà les ressorts de la plupart des vies romancées.

Ici rien de pareil. L'homme qui nous est révélé n'est pas rabaisé par le récit de ses misères. Pauvre, d'une famille nombreuse, malade, Anton Tchekhov a connu toutes les difficultés de la vie. Elles nous sont contées simplement, sans phraséologie. Il sort grandi de l'épreuve. Nous ne l'aimions et ne l'admirions que par son œuvre. Nous pourrions maintenant l'aimer et l'admirer davantage. Grâce soit rendue à sa biographe. Elle inscrit un chapitre émouvant dans l'histoire de la littérature universelle. Par Irène Némirovsky, Tchekhov va être un peu plus de chez nous et nous nous sentirons mieux en contact avec lui.

S'il nous est un exemple, ce ne sera donc plus uniquement par son œuvre, mais aussi par sa vie: exemple de courage, d'obstination, de travail. Certes, il eut, malgré les difficultés matérielles, des débuts relativement faciles. À vingt-six ans il était déjà connu; il fut vite célèbre. Il écrivait ses premières nouvelles comme en se jouant. Mais que de scrupules, que de doute de soi! Jusqu'à cette hésitation à signer de son nom. Il lui fallut des encouragements pour l'amener à croire en lui-même. On méditera la belle lettre qu'il reçut de Grigorovitch en 1886 et sa réponse émue. Un tel geste eut certainement de l'influence sur le jeune écrivain; il lui donna une plus grande conscience de sa valeur; il l'aida peut-être à se discipliner. Grigorovitch avait soixante-cinq ans passés. Un conte de Tchekhov lu par hasard l'avait frappé; il sentit la qualité rare de ce talent nouveau, ses promesses, mais aussi le danger pour un débutant de produire à tout prix et

n'importe quoi. Il écrivit à son jeune confrère, avec le double souci de l'encourager et de le servir. À ses compliments, aux fleurs dont il le couvre, se mêlent deux petites phrases qu'on n'a pas toujours le courage de dire aux débutants trop pressés, mais qui me paraissent la plus grande marque de confiance, d'admiration et d'amitié qu'un vieil écrivain puisse donner à un jeune confrère : « Cessez tout travail hâtif... Souffrez plutôt la faim. »

**

L'écran qui s'interposait entre nous, Français, et Tchekhov, en tant qu'homme, Irène Némirovsky l'a retiré. Mais c'est d'au-delà de la vie qu'elle nous présente cette figure. Une telle circonstance ne peut qu'ajouter à l'émotion de notre découverte.

La vie de Tchekhov fut courte : la maladie l'a enlevé prématurément. Irène aussi est partie trop tôt, et la maladie qui l'a enlevée ne sévissait pas en elle, mais sur le monde. Et l'on peut se demander laquelle de ces destinées fut la plus tragique. Est-ce que la tuberculose, qui laisse des répit, des pauses et même des joies ou au moins des illusions, n'a pas encore quelque chose d'humain qui manquait précisément aux bourreaux d'Irène ?

Jean-Jacques BERNARD

I

Un petit garçon était assis sur une malle et pleurait parce que son frère aîné refusait d'être son ami. Pourquoi ? Ils ne s'étaient pas battus.

Il répétait d'une voix tremblante :

— Sois mon ami, Sacha.

Mais Sacha le regardait avec dédain et froideur. Il était de cinq ans plus âgé que son frère, Anton. Il allait à l'école et il était amoureux.

Anton pensait tristement :

« C'est lui-même qui m'a proposé son amitié. »

C'était, il est vrai, très longtemps auparavant. Des années... une semaine... Il avait cru remarquer d'ailleurs que Sacha profitait de cette amitié pour prendre tous ses jouets. Mais cela n'avait pas beaucoup d'importance. Ils s'étaient bien amusés. À d'autres enfants, plus gâtés, ces amusements auraient paru pauvres. Mais les autres enfants étaient si drôlement élevés ! Dernièrement, Anton avait demandé à l'un d'eux :

— Est-ce qu'on te fouette souvent, à la maison ?

Et le garçon avait répondu :

— Jamais.

C'était un menteur ou... la vie était vraiment bizarre. Oui, ils s'étaient bien amusés. Ils avaient volé des boîtes vides à la boutique paternelle et ils les avaient disposées de telle façon qu'en les regardant, lorsqu'on

était couché sur le sol, la tête sur le plancher, on voyait une enfilade de pièces éclairées par des lumignons et on se croyait transporté au seuil d'un palais ; là vivait un soldat de bois. Ils avaient cueilli des fruits dans les vergers des voisins et ils les avaient mangés en cachette. Ils s'étaient déguisés. Ils s'étaient baignés dans la mer. Maintenant, tout était fini, comme coupé au couteau.

Sacha jeta à son frère un dernier coup d'œil et partit : cet Anton, ce gamin était au-dessous de lui. Ils ne pouvaient pas se comprendre. Il s'en alla parader au Jardin municipal, tandis qu'Anton restait seul sur sa malle. La chambre d'enfants était petite et pauvre. Les vitres étaient troubles, le plancher sale. Dehors, la boue stagnait comme dans toutes les rues de cette petite ville de la Russie méridionale où vivaient Sacha et Anton Tchekhov.

Si l'on sortait de la maison et si l'on marchait quelques instants, on arrivait au bord de la mer et, en marchant dans une autre direction, c'était la steppe sauvage. Dans la maison, on entendait les pas affairés de la mère qui allait de la « grande chambre » à la cuisine minuscule, au sol de terre, bâtie près de la maison. Six enfants et pas de servante, cela donnait du travail à la mère de famille. On entendait le père prier Dieu à haute voix et chanter. Tout à coup les prières cessèrent et des cris, des pleurs parvinrent aux oreilles d'Anton. Le père battait un des petits commis de la boutique. Cela dura longtemps, puis les hymnes reprirent, interrompus par une brusque clameur furieuse :

— Imbécile ! criait le père, s'adressant à la mère d'Anton, espèce de buse !

Le petit ne se sentait ni étonné ni révolté ; il n'avait même pas conscience d'être malheureux : tout cela était trop quotidien... Seulement, sa poitrine était ser-

rée et il était à la fois triste et content d'être seul. Seul, on avait toujours un peu peur, mais, du moins, personne ne vous ennuyait, personne ne vous frappait. Cependant, au bout de quelque temps, l'impression de peur augmenta. Il sortit de la chambre et alla trouver sa mère. Celle-ci était fragile et effarée ; elle pleurait et, tout haut, se plaignait de son mari et de sa vie. Il n'y avait personne pour l'écouter : elle clamait dans le désert. Tout le monde était habitué à ses larmes.

Peut-être, demain permettrait-on à Anton d'aller se promener en barque et mangerait-on le poisson qu'il rapporterait ? À cette pensée, il se sentit très joyeux, d'une gaîté malicieuse et tendre.

Tout à l'heure la famille souperait, puis ce serait la dernière prière et la journée finirait ainsi.

II

Le pavillon loué par les Tchekhov se trouvait au fond d'une cour; ses murs étaient recouverts d'un badigeon de terre glaise. Dans la boue, la mauvaise herbe, les morceaux de brique et les ordures qui recouvraient la cour, les pas des hommes avaient grossièrement tracé un sentier vers le portail, un autre vers l'écurie. La bicoque semblait inclinée vers le côté, tassée et lasse comme une vieille femme. Un tonneau placé sous la gouttière recueillait l'eau les jours de pluie : l'eau était une denrée rare et précieuse. Des fenêtres à petits carreaux, un auvent de bois, trois chambrettes et une cuisine, voilà la maison où Anton était né¹. Il y avait la « grande chambre », domaine du père; celle, plus petite, où dormaient les parents, et celle, plus petite encore, des enfants, avec le berceau de bois d'Anton. Dans la « grande chambre », des icônes tapissaient tout un coin, selon la coutume des orthodoxes pieux. Jour et nuit une veilleuse brillait devant elles. Sur un triangle étaient posés le missel et les saintes écritures; un grand cierge dans son chandelier de cuivre les éclairait et, à certaines dates prescrites par l'Église, le père Tchekhov faisait brûler de l'encens devant les Images. Quoique pauvre et près de ses sous,

1. Le 17 janvier a.s. 1860.

il n'était jamais avare d'encens : de véritables nuages s'élevaient et emplissaient les pièces, étouffant jusqu'à l'odeur de chou aigre qui venait de la cuisine.

Des acacias poussaient derrière le logis ; au printemps, ces cours boueuses se couvraient de fleurs. La ville, bâtie sur la mer d'Azov, s'appelait Taganrog ; elle possédait « une rue presque européenne », disaient les gens avec fierté. N'y voyait-on pas des maisons qui avaient jusqu'à trois ou quatre étages, un théâtre, des magasins ? On eût difficilement trouvé une enseigne écrite sans faute d'orthographe, mais qui s'en souciait ? En revanche, ses trottoirs et ses chaussées étaient pavés pendant une centaine de mètres ; toutes les villes de la Russie ne pouvaient pas se vanter d'une telle prospérité. Mais, un peu plus loin, ses trottoirs seuls demeuraient. Plus loin encore, ils devenaient une piste fangeuse : là vivaient les Tchekhov. Aux faubourgs commençait la steppe. Ces vastes étendues de terre, sans une montagne, sans une forêt, étaient traversées par les vents violents venus de l'Est, de l'Asie. L'hiver, ils étaient chargés de neige ; l'été, ils soufflaient en tempêtes brûlantes. Le port, à chaque saison, s'ensablait davantage. Or, le cœur de Taganrog était son port. C'était une cité marchande ; autrefois, Pierre le Grand avait fait surgir un bastion sur ce sol sauvage, pour défendre ses possessions contre les Turcs ; puis il avait créé un port et Taganrog, au commencement du XIX^e siècle, était devenu heureux et prospère ; il exportait le blé, et Rostov-sur-le-Don, ainsi qu'Odessa, lui laissaient la première place.

Il y avait alors de la vie et du mouvement à Taganrog, soupiraient les vieillards : « Les meilleurs acteurs de Russie venaient jouer chez nous et nous avions un opéra italien, comme toute ville du Sud qui se respecte, comme Odessa... » Puis, les temps difficiles

étaient venus : le sable, charrié pendant des siècles par les rivières, avait fini par soulever le fond de la mer qui devenait dangereux pour les vaisseaux... et ces bateaux modernes étaient trop grands... Enfin, comble de disgrâce ! un chemin de fer reliait désormais directement Rostov-sur-le-Don, la rivale, à Vladicaucase. Taganrog était inutile ; Taganrog était ruiné.

En quelques années, la petite ville prit un air morne, endormi. Le ciel bleu foncé, le soleil, la mer la faisaient paraître plaisante de loin, mais quand on y pénétrait : « Quelle crasse, quelle ignorance, quel vide ! » Sa boue et son silence, voilà ce qui frappait les voyageurs. En automne, et à la fonte des neiges, il fallait traverser Taganrog comme on passe un ruisseau, en sautillant d'une pierre à une autre, « et celui qui perdait pied s'enfonçait jusqu'aux genoux dans une mer de boue ». En été, dans ces rues chaudes, la poussière roulait lentement en nuages épais qu'aucun balayeur ne dérangeait jamais. Un chien flairait les épiluchures ; un harmonica jouait dans une cour ; deux ivrognes se battaient... Rarement on entendait un passant traîner ses bottes ; personne ne songeait à faire réparer son toit, sa porte, repeindre sa maison. On s'accommodait de tout.

Ces provinces, en Russie, on les appelait « les villes sourdes » et, certes, aucun nom ne leur convenait davantage : leur paix était profonde. Elles fermaient leurs oreilles au bruit du monde. Elles dormaient, comme leurs habitants après un lourd repas, persiennes closes, fenêtres fermées au moindre souffle d'air, en règle avec le Tsar et Dieu, l'esprit vide.

Mais le coin le plus perdu de la terre, le plus déshérité est, pour un enfant, plein de variété et de vie. Le petit Anton ne s'ennuyait pas alors dans sa ville natale. Il regardait avec un intérêt sans cesse renouvelé les

bateaux, les ponts, la mer. Il se réjouissait d'aller dîner chez son oncle Mitrofan, qui lui donnait parfois un gros sou. Ces maisonnettes toutes pareilles, avec leurs cours étouffées par les mauvaises herbes, il savait les noms de ceux qui y vivaient et, comme ses frères et sa mère, il connaissait tous les détails de leur existence : ce qu'on avait mangé la veille, qui était mort, qui était né, qui avait demandé la fille en mariage. Il aimait les promenades au Jardin public, dont les terrasses descendaient jusqu'à la mer.

Malheureusement, on ne lui permettait pas souvent cette liberté, cette grande joie. Les soirs de printemps, il s'asseyait sous l'auvent de bois, sur les petites marches tordues, fichées dans le sol. Toutes les demeures étaient précédées de ces petits auvents, et les familles s'y installaient quand la chaleur du jour tombait ; la mère abandonnait un instant sa machine à coudre ; les enfants se querellaient. Voici que s'élevaient au loin les premiers accords de la musique militaire qui jouait au Jardin. Les roulements des tambours, les fracas des cuivres, en traversant l'air poussiéreux, s'allégeaient, s'adoucissaient, perdaient leur vivacité martiale et se chargeaient d'une confuse mélancolie.

Alors, apparaissait le père. Il avait de larges épaules, une grande barbe, la main lourde.

— Va travailler, Antocha, disait-il, assez flâné, assez bayé aux corneilles. Va à la boutique. Va travailler.